



Au Festival d'Avignon, Milo Rau place Antigone au cœur du capitalisme sauvage

Avec « Antigone in the Amazon », le metteur en scène suisse dénonce la déforestation et la répression des activistes brésiliens dans un spectacle magistral, ovationné lors de sa première représentation à Avignon. On se demandait comment Milo Rau allait sortir de son tête-à-tête avec la mort. Depuis 2020, le metteur en scène suisse a créé successivement trois spectacles sur ce thème sensible : *Everywoman* *Famille Grief and Beauty*. La réponse ne s'est pas fait attendre : avec Antigone in the Amazon, cet artiste d'une rare puissance intellectuelle, dramaturgique et scénographique bascule de la fin de vie de l'individu (l'euthanasie ou le suicide) à celle, redoutée, de l'humanité entière. Un changement de focale opéré de l'Europe vers l'Amérique latine, et voici que l'intime accède à l'universel.

En plaçant au centre de sa représentation le sacrifice d'une forêt amazonienne démantelée par un capitalisme qui déforeste à tour de bras le poumon vert de la planète, le créateur convoque au cœur de la cité des Papes la lucidité et son corollaire, la résistance. En toute logique, il associe à la lutte d'activistes brésiliens, membres du Mouvement des sans-terre (MST), le combat d'Antigone, héroïne tragique condamnée par le roi Créon pour avoir voulu enterrer son frère Polynice, considéré comme traître et condamné à demeurer sans sépulture.

Camp du refus

La fable de Sophocle inspire souvent le théâtre contemporain, qui plie à sa main la figure d'Antigone. Selon les approches, la jeune femme est une idéaliste intransigeante ou infantile. Avec Milo Rau, elle se situe dans le camp du refus. Son « non » argumenté s'oppose aux concessions d'un libéralisme qui privatise la planète à des fins mercantiles. Antigone devait emprunter les traits d'une comédienne indigène, Kay Sara. La militante écologiste ayant renoncé à jouer en Europe pour ne pas désertier le lieu de son combat, elle n'intervient que par le truchement de la vidéo. Une façon de dire non, là encore. (Son rôle est repris au plateau par Frederico Araujo, qui incarne aussi Polynice).

L'imbrication du théâtre et du cinéma est la marque de fabrique de Milo Rau, qui décuple l'impact de son geste par une musique interprétée en direct par un guitariste narrateur (Pablo Casella). La représentation s'ouvre sur des accords doux et mélancoliques. Premières minutes d'un récit dont le calme est un leurre et qui navigue en permanence de la fiction à la réalité, du Brésil à l'espace de jeu, des images diffusées aux corps en présence, de Sophocle aux mots des comédiens.

Cette écriture hybridée happe l'attention pour ne plus la lâcher. La mise en scène est un déroulé fluide et implacable d'éléments disparates. Articulés les uns aux autres, ils donnent la sensation de voir s'incarner en images, en paroles, en sons une seule et unique phrase à qui le plateau offrirait sa page blanche. Cette phrase se déploie avec ses guillemets (la mise en abyme de Sophocle), ses retours à la ligne (les sauts temporels entre hier et aujourd'hui), ses italiques (le recours aux écrans) ou ses liaisons (les échos entre film et représentation). L'enchaînement est impérial. Pas une vidéo qui ne serve le propos. Pas une parole qui, en retour, n'étaye la vidéo. Pas un geste au plateau qui ne dialogue avec les captations. Même diffractée entre tous les protagonistes, la narration est d'une cohérence remarquable.

Insoutenable mise à mort

On s'arrime aux faits racontés. Ils ont pour origine l'assassinat par la police militaire de dix-neuf paysans sur une autoroute dans l'Etat de Para, le 17 avril 1996. Les victimes manifestaient pour réclamer l'obtention de terres cultivables. Exécutées à bout portant à coups de revolver, elles appartenaient au MST, qui milite pour une réforme agraire. Leur mise à mort est insoutenable. Sa reconstitution par les acteurs filmés secoue les spectateurs.

Milo Rau sait placer son public en état d'alerte maximale et l'éveiller à l'horreur d'un meurtre qui hante un Brésil toujours aussi brutal. Exercée envers les indigènes, les pauvres, les agriculteurs, la violence frappe aussi la communauté LGBT+. L'espérance de vie des trans, hurle Frederico Araujo, Brésilien âgé de 36 ans, dépasse rarement les 35 ans. Le dramaturge suisse met tout sur la table : la genèse du projet (le MST l'a sollicité alors qu'il présentait, à Sao Paulo, *La Reprise*, un spectacle sur un meurtre homophobe), ses contretemps (le travail a été stoppé par la pandémie de Covid-19), son élaboration entre Europe et Amérique latine.



Sur le plateau recouvert de terre, une table, des chaises, les interprètes. A ceux déjà nommés s'ajoutent Sara De Bosschere (Créon) et Arne De Tremerie (Hémon, fils du roi et fiancé d'Antigone). Sur l'écran qui, lorsqu'il descend des cintres, accroît la profondeur de champ, le tournage réalisé au Brésil avec les survivants et les membres d'un chœur dont le refrain, « chaque grain de terre sur un corps est lumière », n'a pas fini de hanter nos mémoires.

Au bord de l'autoroute, dans la forêt amazonienne, près d'un fossé où gît une vache morte, dans une pirogue : la caméra suit les pas de ceux qui, là-bas, continuent de se battre. Elle s'aventure jusqu'à un village au fin fond de la jungle, où les indigènes proposent un troc aux artistes. Ils leur écriront une chanson si les acteurs leur jouent une scène de Sophocle. Improbable et superbe moment que ce fragment de théâtre qui voit Créon et Hémon débattre, sous le regard d'enfants interloqués, du pouvoir, de la justice et de la loi. Tout aussi magnifique est le chœur antique constitué par les activistes du MST et les rescapés du massacre. Lorsque leur chant s'élève, il est, pour chaque disparu, une cérémonie de deuil digne de ce nom.

Leurs voix retentissent au jour J de la reconstitution sur les lieux mêmes de la tragédie. Alors on se rappelle les mots de Tchekhov, à la fin de sa pièce Platonov « Qu'allons-nous faire, maintenant ? Enterrer les morts, réparer les vivants. » Alors on se souvient de l'inquiétude du philosophe brésilien Ailton Krenak, assumant, à la demande de Milo Rau, le rôle de Tirésias : « La terre a de la fièvre. » Alors on pense à tous ceux qui disent non et le font au péril de leur vie. Et on se dit que le théâtre, lorsqu'il se décentre loin de ses zones de confort, fait ressentir et comprendre quelque chose de beaucoup plus vaste que lui et nous.

C'est l'essence même de l'art, pour Milo Rau. Et le b.a.-ba d'une fraternité qui ne s'arrête pas aux frontières de nos vies privées. Aux saluts, arrivées spécialement du Brésil pour le Festival, deux activistes, Kay Sara et Maria Raimunda, levaient fièrement le poing face à la forêt de mains qui, à juste titre, applaudissaient à tout rompre.

[Antigone in the Amazon](#) . Conception et mise en scène de Milo Rau. Avec Frederico Araujo, Pablo Casella, Sara De Bosschere, Arne De Tremerie. Et en vidéo : Gracinha Donato, Ailton Krenak, Célia Maracajà, Kay Sara et le chœur des militants du Movimento dos Trabalhadores Rurais. L'Autre Scène du Grand-Avignon, Vedène. Jusqu'au 24 juillet à 21 h 30. Festival-avignon.com